

843C81

K1905

V.1

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
FONDÉE EN 1693

COLLECTION

DES

MEILLEURS AUTEURS

ANTIENS ET MODERNES

PARIS

PASSAGE MONTESQUIEU
PRÈS LE PALAIS-ROYAL

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

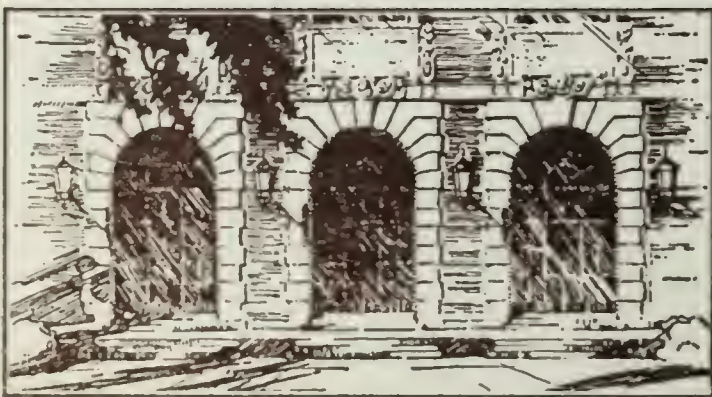
843C81

K1905

v. 1

DL

lume



Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

LL -6 1964

ULL -7 1964

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

CHEFS-D'ŒUVRE

DE

CORNEILLE

RODOGUNE

LE MENTEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PASSAGE MONTESQUIEU (RUE MONTESQUIEU)

Près le Palais-Royal

1905

Tous droits réservés

843081

K1905

v.1

RODOGUNE

PRINCESSE DES PARTHES

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS,

ANTIOCHUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit;
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné;
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,

129362

Va faire l'un sujet et l'autre souverain.
 Mais n'admirez-vous point que cette même reine
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
 Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
 Rodogune, par elle en esclave traitée,
 Par elle se va voir sur le trône montée,
 Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
 Lui doit donner sa main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
 Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
 Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ai pas oublié que cet événement
 Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
 Voyant le roi captif, la reine désolée,
 Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée;
 Et le sort favorable à son lâche attentat
 Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'Etat.
 La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
 En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages;
 Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
 Me les fit chez son frère enlever à Memphis.
 Là nous n'avons rien su que de la renommée,
 Qui, par un bruit confus diversement semée,
 N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
 Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
 Ayant su nous réduire à ces seules murailles,
 En forma tôt le siège; et, pour comble d'effroi,
 Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.

Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme
 Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,
 Voulut forcer la reine à choisir un époux.
 Que pouvait-elle faire, et seule, et contre tous ?
 Croyant son mari mort, elle épousa son frère.
 L'effet montra soudain ce conseil salutaire.
 Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,
 Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :
 La victoire, attachée au progrès de ses armes,
 Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes ;
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
 Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'Etat.
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
 De remettre ses fils au trône de leur père,
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
 Ralluma cette guerre où succomba son frère :
 Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
 Pour en venger sur lui la prison et la mort.
 Jusque dans ses Etats il lui porta la guerre :
 Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre ;
 Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
 Je vous achèverai le reste une autre fois :
 Un des princes survient.

(Laonice veut se retirer.)

SCÈNE II

ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice ;
 Vous pouvez comme lui me rendre un bon office.
 Dans l'état où je suis, triste et plein de souci,
 Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
 Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,

M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,
Et de tous les mortels, ce secret révélé,
Me rend le plus content ou le plus désolé.
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère,
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère ;
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc, pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre,
Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux :
Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,
Et puis par ce partage épargner les soupirs
Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs !
Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cède l'empire ;
Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ;
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

SCÈNE III

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne
S'il n'attachait les siens à sa seule personne,
Et ne la préférerait à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGÈNE.

TIMAGÈNE.

Seigneur, le prince vient, et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah ! je tremble, et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCÈNE V

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez ; notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui ;
C'en est le fondement, la liaison, le gage :
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds.
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également ;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède.

SÉLEUCUS.

Si je le veux ! bien plus ! je l'apporte et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envirai point votre haute fortune :

Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
 Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux;
 Et nous mépriserons ce faible droit d'aînesse,
 Vous satisfait du trône et moi de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir
 Qui, de la même main qui me cède un empire,
 M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire ?

SÉLEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même ; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi ! l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! l'estimez-vous moins ?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi :

C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.

J'espérais que l'éclat dont le trône se pare

Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare ;

Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,

Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.

Ah ! déplorable prince !

SÉLEUCUS.

Ah ! destin trop contraire !

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère ?

SÉLEUCUS.

O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux !

Que ne ferais-je point contre un autre que vous !

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié

Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.

Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire ;

Cet effort de vertu couronne sa mémoire :

Mais, lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,

Qui le cède est un lâche et ne sait pas aimer.

De tous deux Rodogune a charmé le courage ;

Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :

Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,

Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.

La couronne entre nous flotte encore incertaine ;

Mais sans incertitude elle doit être reine ;

Cependant, aveuglés dans notre vain projet,

Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !

Régnons ; l'ambition ne peut être que belle,

Et pour elle quittée, et reprise pour elle ;

Et ce trône où tous deux nous osions renoncer,

Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :

C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;

Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour

Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.

Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie,

Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,

N'eurent pour fondement à leurs maux l'unie
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il sème entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie :
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ;
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre.
En vain notre amitié tâchait à partager ;
Et si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire et l'autre de misère.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si faible arrêt !
Que de sources de haine ! Hélas ! jugez le reste,
Craignez-en avec moi l'événement funeste ;
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie.
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour,
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère ?

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me pressez !

Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavouerai mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre, au pied de leurs autels,
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE VI

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne?

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne,
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse
Virent longtemps voler la victoire douteuse ;
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et, préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La reine, ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle :
Que Nicanor vivait ; que, sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avait cru la mort ;
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,

Son âme à l'imiter s'était déterminée,
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il allait épouser la princesse sa sœur.
C'est cette Rodogune où l'un et l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avait trouvés leur père.
La reine envoie en vain pour se justifier ;
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable,
Et son amour nouveau la veut croire coupable :
Son erreur est un crime, et, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème,
Pour ceindre une autre tête en sa présence même,
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colère et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, et court comme à la proie,
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître,
Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits :
Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine ;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.

La reine, à la gêner prenant mille délices
 Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices ;
 Mais, quoi que m'ordonnât cette âme tout en feu,
 Je promettais beaucoup et j'exécutais peu.
 Le Parthe cependant en jure la vengeance :
 Sur nous à main armée il fond en diligence,
 Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort,
 Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage ;
 Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
 Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter,
 Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
 La reine, de l'Egypte a rappelé nos princes
 Pour remettre à l'ainé son trône et ses provinces.
 Rodogune a paru, sortant de sa prison,
 Comme un soleil levant dessus notre horizon.
 Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres :
 D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui.
 La paix finit la haine, et, pour comble aujourd'hui,
 Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune ?
 Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
 Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour ;
 Mais, comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
 Connaissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
 Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence,
 Et, peut-être à dessein... Je la vois qui s'avance.
 Adieu ; je dois au rang qu'elle est prête à tenir
 Du moins la liberté de vous entretenir.

SCÈNE VII

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace :
Je tremble, Laonice, et te voulais parler,
Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi ! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire :

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect,
Et le trône, et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice ;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés ;
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement :
La paix souvent n'y sert que d'un amusement ;
Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de tout craindre, et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :
J'oublie, et pleinement, toute mon aventure,
Mais une grande offense est de cette nature
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé,
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie,
Et, toujours alarmé de cette illusion.

Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.

Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah ! madame, je jure

Que par ce faux soupçon vous lui faites injure ;

Vous devez oublier un désespoir jaloux

Où força son courage un infidèle époux.

Si, teinte de son sang et toute furieuse,

Elle vous traita lors en rivale odieuse,

L'impétuosité d'un premier mouvement

Engageait sa vengeance à ce dur traitement ;

Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,

Il y fallait du temps ; et, pour ne vous rien taire,

Quand je me disposais à lui mal obéir,

Quand en votre faveur je semblais la trahir,

Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie

Elle en dissimulait la meilleure partie ;

Que, se voyant tromper, elle fermait les yeux,

Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.

A présent que l'amour succède à la colère,

Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère ;

Et, si de cet amour je la voyais sortir,

Je jure de nouveau de vous en avertir :

Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise.

Le roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,

Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore ;

Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
 Un avantage égal pour eux me sollicite ;
 Mais il est malaisé dans cette égalité
 Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
 Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
 Dont par le doux rapport les âmes assorties
 S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
 Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
 C'est par là que l'un deux obtient la préférence ;
 Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
 Mais cette indifférence est une aversion
 Lorsque je la compare avec ma passion.
 Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !
 Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère ;
 Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
 C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme :
 Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
 C'est à lui pleinement que je veux me donner.
 De celui que je crains si je suis le partage,
 Je saurai l'accepter avec même visage :
 L'hymen me le rendra précieux à son tour,
 Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
 Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
 Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine ;

Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahirait le secret de mon cœur ;
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence ;
Même de peur qu'un mot, par hasard échappé,
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse :
Adieu ; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.



ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉOPATRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous ;
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux, dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés,
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici notre jour :
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,

Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.
 Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser ;
 Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser ;
 Je bais, je règne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques :
 Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
 Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
 C'est encor, c'est encor cette même ennemie
 Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
 Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
 Et régner par mon ordre et sur vous, et sur moi.
 Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
 Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale
 Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
 Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
 Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème ;
 Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
 Tremble, te dis-je, et songe, en dépit du traité,
 Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCÈNE II

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
 Au pompeux appareil de cette grande fête ?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
 Des Syriens ravis emportent tous les vœux ;
 L'un et l'autre fait voir un mérite si rare,
 Que le soubait confus entre les deux s'égare ;
 Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
 N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement.
 Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre :
 Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ;

Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de cour et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort, leur sceptre dans la main.
Voilà mon grand secret : sais-tu par quel mystère
Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés
Pour jouir des États qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupait leur trône et craignait leur présence.
Et cette juste crainte assurait ma puissance.
Mes ordres en étaient de point en point suivis,
Quand je le menaçais du retour de mes fils :
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire :
Et, content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.

Son retour me fâchait plus que son hyménée,
 Et j'aurais pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
 Tu vis comme il y fit des efforts superflus;
 Je fis beaucoup alors, et ferais encor plus
 S'il était quelque voie, infâme ou légitime,
 Que m'enseignât la gloire ou que m'ouvrît le crime,
 Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
 Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
 Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
 Délice de mon cœur, il faut que je te quitte;
 On m'y force, il le faut : mais on verra quel fruit
 En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
 L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle;
 Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle;
 Et puisqu'en te perdant j'ai sur qui me venger,
 Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi ! vous parlez encor de vengeance et de haine
 Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

CLÉOPATRE.

Quoi ! je ferais un roi pour être son époux,
 Et m'exposer aux traits de son juste courroux !
 N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,
 A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
 Toi qui connais ce peuple, et sais qu'aux champs de Mara
 Lâchement d'une femme il suit les étendards ;
 Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée ;
 Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée :
 Ne saurais-tu juger que, si je nomme un roi,
 C'est pour le commander et combattre pour moi ?
 J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse ;
 Et, puisqu'il en faut faire un aide à ma faiblesse,
 Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
 J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
 On ne montera point au rang dont je dévale

Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale :
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir ;
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connaissais mal.

CLÉOPATRE.

Connais-moi tout entière.

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissait sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
M'exposaient à son frère, et faible, et sans secours.
Je me voyais perdue à moins d'un tel otage.
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage :
Il m'imposa des lois, exigea des serments ;
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine ; et, sous de faux apprêts...
Mais voici mes deux fils, que j'ai mandés exprès.
Ecoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes

Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes ,
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux ! n'ai-je souffertes !
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume en ces seuls murs réduit.
Je crus mort votre père ; et, sur un si faux bruit,
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal désir ;
Et, de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'Etat, que n'eussé-je pu faire ?
Je choisis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouverait un appui.
Mais à peine son bras en relève la chute,
Que par lui de nouveau le sort me persécute :
Maître de votre État par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé ;
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;
Et, de dépositaire et de libérateur,
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à son ombre ;
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre père, et mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
Passons ; je ne me fais souvenir sans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plut aux dieux ou non ; s'il fut justice ou crime :
Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :

Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
 Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
 J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs
 Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
 Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
 Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile :
 Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
 Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
 Mais voir votre couronne après lui destinée
 Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée !
 A cette indignité je ne connus plus rien ;
 Je me crus tout permis pour garder votre bien.
 Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
 Un trône racheté par le malheur d'un père.
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;
 Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
 Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
 Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute
 Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;
 Et nous croyons tenir des soins de cet amour
 Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour :
 Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
 Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre :
 Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
 Epargnez le dernier à notre souvenir.
 Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée
 A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
 Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
 Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau :
 Un fils est criminel quand il les examine ;
 Et, quelque suite enfin que le ciel y destine,

J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance :
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience ;
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents :
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps :
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ;
Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère,
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,
L'ambition n'est pas notre plus grand désir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
Et c'est bien la raison que, pour tant de puissance,
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne :
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie.
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venait pour vous la dérober.
O nobles sentiments d'une âme généreuse !
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
Le sort de votre père enfin est éclairci ;
Il était innocent, et je puis l'être aussi ;
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur ou forcé par le frère ;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,

Rodogune, mes fils, le tua par ma main.

Ainsi de cet amour la fatale puissance

Vous coûte votre père, à moi mon innocence ;

Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,

L'effet de cet amour vous aurait tout coûté :

Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,

Lorsque vous punirez la cause de mon crime.

De cette même main qui vous a tout sauvé,

Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé :

Mais, comme vous aviez votre part aux offenses,

Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;

Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,

Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.

Entre deux fils que j'aime avec même tendresse

Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse ;

La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !

Redoutez-vous son frère ? Après la paix infâme

Que même en la jurant je détestais dans l'âme,

J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,

Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts.

Et, tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,

Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.

Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?

Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moi ?

Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,

Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?...

Vous ne répondez point ! Allez, enfants ingrats,

Pour qui je crus en vain conserver ces Etats ;

J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;

Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.

Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
 N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande :
 Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
 Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :
 Sans ce gage, ma haine à jamais s'en défie :
 Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
 Rien ne vous sert ici de faire les surpris ;
 Je vous le dis encor, le trône est à ce prix ;
 Je puis en disposer comme de ma conquête :
 Point d'ainé, point de roi qu'en m'apportant sa tête ;
 Et, puisque mon seul choix vous y peut élever,
 Pour jour de mon crime il le faut achever.

SCÈNE IV

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
 Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
 Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégère !
 O femme que je n'ose appeler encor mère !
 Après que tes forfaits ont régné pleinement,
 Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?
 Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
 Si pour monter au trône il faut te ressembler !

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect au droit de la nature,
 Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure.
 Nous le nommons cruel : mais il nous était doux
 Quand il ne nous donnait à combattre que nous.

Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse,
Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse ;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
D'en connaître la cause et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse ;
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse :
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;
Je donnerais eneor tout mon sang pour le sien.
Je sais ce que je dois ; mais, dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte ;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère :
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence ;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,

J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
 Je conserve pourtant encore un peu d'espoir;
 Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir;
 Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
 Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
 Pour des fils élevés dans un bannissement,
 Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,
 Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
 De ses pleurs tant vantés je découvre le fard :
 Nous avons en son cœur vous et moi peu de part.
 Elle fait bien sonner ce grand amour de mère ;
 Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;
 Et, quoi que nous étale un langage si doux,
 Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
 Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
 Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
 En veut au cher objet dont nous sommes épris,
 Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
 Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ;
 Il est, il est à nous si nous osons le prendre :
 Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
 Il est à l'un de nous si l'autre le consent.
 Régions, et son courroux ne sera que faiblesse,
 C'est l'unique moyen de sauver la princesse :
 Allons la voir, mon frère, et demeurons unis ;
 C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
 Je forme un beau dessein que son amour m'inspire ;
 Mais il faut qu'avec lui notre union conspire.
 Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
 Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
 Que la mienne pour vous souffre avec patience.

Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi !
Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense ?
Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense ?
Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux ?
Ah ! que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon âme,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs, et frémissant d'horreur,
Et romps une foi due aux secrets de ma reine,
Je vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ;
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie ;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser ;

C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devait de cet hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes ;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces :
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant ; si j'étais ici vue,
Votre péril croîtrait, et je serais perdue.
Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnâtrai ce service en son lieu.

SCÈNE II

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?
Fuirons-nous chez mon frère ? attendrons-nous la mort ?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile.
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse :
Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse.
La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et, pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,

Elle en veut à vous-même imputer la rupture,
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix.
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et vos légèretés
D'avoir osé douter de la foi des traités,
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne.
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! que de vos conseils j'aimerais la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
Mais pourrons-nous braver une reine en colère
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

ORONTE.

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puissions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler, quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?
L'Amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;
Et ces astres naissants sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés ;
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.

Craignez moins ; et surtout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCÈNE III

RODOGUNE.

Quoi ! je pourrais descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service,
Et, sous l'indigne appât d'un coup d'œil affété,
J'irais jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté !
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses :
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce ;
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentiments étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi ;
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis quand tout percé de coups
Il me cria : *Vengeance ! adieu ; je meurs pour vous !*
Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allais baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr :
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;

Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
 Je suivais mon destin en victime d'État :
 Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
 Des restes de ta vie insolemment avide,
 Vouloir encor percer ce sein infortuné
 Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné,
 De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage :
 Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
 J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
 Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
 Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
 Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,
 Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
 Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
 Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes ;
 Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
 Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
 A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
 J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
 S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.
 Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
 Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux ;
 Et, content de mon cœur, dont je te fais le maître,
 Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
 De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent :
 A vos premiers regards tous deux ils se rendirent :
 Mais un profond respect nous fit taire et brûler ;
 Et ce même respect nous force de parler.
 L'heureux moment approche où votre destinée

RODOGUNE.

Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine ;
Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne ;
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne,
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux ;
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux.
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection
Toute notre espérance et notre ambition.
Prononcez donc, madame, et faites un monarque ;
Nous céderons sans honte à cette illustre marque :
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet :
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire :
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance ;
Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir
Si celles de mon rang avaient droit de choisir.
Comme sans leurs avis les rois disposent d'elles
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des États est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.
C'est lui qui suit le mien, et non pas la couronne :
J'aimerais l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne :
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,

Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
 N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
 Le choix que vous m'offrez appartient à la reine :
 J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.
 Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux ;
 Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
 Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
 Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé !
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
 Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime :
 Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
 Que la paix entre nous doit avoir établi.
 Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre
 Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
 Et je mériterais qu'il me pût consumer,
 Se je lui fournissais de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante
 S'il est en votre main de la rendre impuissante !
 Faites un roi, madame, et réglez avec lui ;
 Son courroux désarmé demeure sans appui,
 Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
 Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
 Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
 Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
 La couronne est à nous ; et, sans lui faire injure,
 Sans manquer de respect aux droits de la nature,
 Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
 Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
 Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse ;
 Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
 Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
 S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
 On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre :

Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,
 Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
 Et verser du poison sur ce noble présent.
 Au nom de ce beau feu, qui tous deux nous consume,
 Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume;
 Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
 Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
 Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
 Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
 Pourra faire un heureux sans faire un mécontent;
 Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
 Je crains d'en faire deux si le mien se déclare.
 Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux;
 Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux:
 Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne.
 Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne;
 Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,
 Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi,
 Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services;
 Voudront de mon orgueil exiger les caprices;
 Par quels degrés de gloire on me peut mériter;
 En quels affreux périls il faudra vous jeter?
 Ce cœur vous est acquis après le diadème,
 Princes; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
 Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
 Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
 Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices?
 Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
 Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre;

Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre ;
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien donc, il est temps de me faire connaître.
J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ;
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'était défendue,
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père ;
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère ;
Je l'avais oublié, sujette à d'autre lois ;
Mais, libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine.
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine ;
Réglez-vous là-dessus, et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre un parti ; mon choix suivra le vôtre ;
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,

S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?
Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle ;
Vous devez la punir si vous la condamnez ;
Vous devez l'imiter si vous la soutenez...
Quoi ! cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !
J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire...

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché :
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère ;
Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;
Je me donne à ce prix : osez me mériter :
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes.

SCÈNE V

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste ! Une âme si cruelle
Méritait notre mère et devait naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.

SÉLEUCUS.

Ah! que vous me gênez

Par cette retenue où vous vous obstinez!

Faut-il encor régner ? faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris

Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte

Que faire une révolte et si pleine et si prompte :

SÉLEUCUS

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,

La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frère, est bien précipitée

Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ;

Et c'est à nos désirs trop de témérité

De vouloir de tels biens avec facilité.

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire :

Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.

Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !

Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.

Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme

Où la haine s'apprête à couronner le crime,

Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,

Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;

Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,

Je me sens affaiblir quand je vous encourage ;

Je frémis, je chancelle ; et mon cœur abattu

Suit tantôt sa douleur et tantot sa vertu.

Mon frère, pardonnez à des discours sans suite.

Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

SÉLEUCUS.

J'en ferais comme vous, si mon esprit troublé
Ne secouait le joug dont il est accablé :
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
Je vois ce qu'est un trône et ce qu'est une femme ;
Et, jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;
Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.
Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu.
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ;
Et son reste confus me rend quelques lumières
Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ;
Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez-donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'est ce qu'il faut pleurer ; ni maîtresse, ni mère,
N'ont plus de choix ici, ni de lois à nous faire ;
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.

J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI
ANTIOCHUS.

Que je serais heureux si je n'aimais un frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit :
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
Et, quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade :
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

~~~~~  
ACTE QUATRIÈME  
—

SCÈNE PREMIÈRE  
ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu ? parce que je soupire  
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !  
Est-ce un frère, est-ce vous, dont la témérité  
S'imagine... ?

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,  
 Princesse; aucun de nous ne serait téméraire  
 Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :  
 Je vois votre mérite et le peu que je vauz,  
 Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts.  
 Mais si tantôt ce cœur parlait par votre bouche,  
 Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,  
 Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,  
 Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.  
 Si c'est présomption de croire ce miracle,  
 C'est une impiété de douter de l'oracle,  
 Et mériter les maux où vous nous condamnez,  
 Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.  
 Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme;  
 Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité  
 Des termes obligeants de ma civilité.  
 Je l'ai dit, il est vrai; mais, quoi qu'il en puisse être,  
 Méritez cet amour que vous voulez connaître;  
 Lorsque j'ai soupiré, ce n'était pas pour vous;  
 J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux;  
 Et ce sont les effets du souvenir fidèle  
 Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.  
 Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti;  
 Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,  
 Ce cœur, pour qui le vôtre à tout moment soupire,  
 Ce cœur, en vous aimant indignement percé,  
 Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé;  
 Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,  
 Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.  
 Ah! princesse, en l'état où le sort nous a mis,

Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,  
Faites ce qu'il ferait s'il vivait en lui-même ;  
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras ;  
Pouvez-vous le porter, et ne l'écouter pas ?  
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,  
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.  
Une seconde fois il vous le dit par moi ;  
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.

Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère

Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,  
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre âme ;  
Prince, vous le prenez ?

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame ;

Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,  
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.  
Satisfaites vous-même à cette voie secrète  
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète ;  
Exécutez son ordre ; et hâtez-vous sur moi  
De punir une reine et de venger un roi :  
Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,  
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frère.  
De deux princes unis à soupirer pour vous,  
Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux ;  
Punissez un des fils des crimes de la mère.

Mais payez l'autre aussi des services du père;  
Et laissez un exemple à la postérité  
Et de rigueur entière et d'entière équité.  
Quoi ! n'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?  
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?  
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas ! prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaiguez !  
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins, rappelez votre frère.  
Le combat pour mon âme était moins dangereux  
Lorsque je vous avais à combattre tous deux :  
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;  
Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.  
J'aime ; n'abusez pas, prince, de mon secret :  
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;  
Mais enfin il m'échappe ; et cette retenue  
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.  
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,  
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.  
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :  
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;  
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix  
Qui rompt de vos traités les favorables lois.  
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :  
Si vous me laissez libre il faut que je le venge ;  
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,  
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.  
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende.  
Votre refus est juste autant que ma demande.  
A force de respect votre amour s'est trahi :  
Je voudrais vous haïr, s'il m'avait obéi ;

Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance  
 Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.  
 Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,  
 Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.  
 Prince, en votre faveur je ne puis davantage :  
 L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage ;  
 Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,  
 Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.  
 Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère  
 Que le trône me donne ou vous ou votre frère.  
 Attendant son secret vous aurez mes désirs ;  
 Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :  
 C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,  
 Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus ? Son bonheur est le mien :  
 Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien.  
 L'amitié le consent si l'amour l'appréhende ;  
 Je bénirai le ciel d'une perte si grande ;  
 Et, quittant les douceurs de cet espoir flottant,  
 Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,  
 Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,  
 Mon amour... Mais adieu, mon esprit se confond.  
 Prince, si votre flamme à la mienne répond,  
 Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime  
 Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCÈNE II

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.  
 Tu viens de vaincre, Amour ; mais ce n'est pas assez :  
 Si tu veux triompher en cette conjoncture,  
 Après avoir vaincu, fais vaincre la nature :

Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments  
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,  
Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses  
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.  
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,  
Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

## SCÈNE III

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh bien ! Antiochus, vous dois-je la couronne ?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je périrai si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peut trop lent peut-être à servir ma colère,  
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ;  
Il a su me venger quand vous délibériez,  
Et je dois à son bras ce que vous espériez.  
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;  
C'est périr en effet que perdre un diadème.  
Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,  
Étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;  
Je périrai moi-même avant que de le dire ;  
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main,  
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain :  
Votre seule colère a fait notre infortune.  
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :  
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments  
Nous jette la rigueur de vos commandements.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense ;  
 Mais enfin nos malheurs croissent par le silence ;  
 Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,  
 S'il ignore nos maux n'en peut prendre pitié.  
 Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ?  
 Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?  
 Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connaître  
 Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE.

Moi ! j'aurais allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?  
 Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse  
 Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?  
 Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,  
 Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.  
 Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,  
 Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?  
 Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,  
 Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;  
 Le désir de régner eût fait la même chose ;  
 Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,  
 Nous devions aspirer à sa possession  
 Par amour, par devoir, ou par ambition.  
 Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire :  
 Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;  
 Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,  
 J'implore pour tous deux un moment de pitié.  
 Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,  
 Que la foi des traités n'avait point arrachée ?

## CLÉOPATRE.

Non: mais vous avez dû garder le souvenir  
 Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,  
 Et de l'indigne état où votre Rodogune,  
 Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.  
 Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,  
 En sauraient conserver un généreux courroux;  
 Et je le retenais avec ma douceur feinte,  
 Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,  
 Ce torrent de colère et de ressentiment  
 Fût plus impétueux en son débordement.  
 Je fais plus maintenant; je presse, sollicite,  
 Je commande, menace: et rien ne vous irrite.  
 Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,  
 N'a point de quoi vous faire un moment balancer;  
 Vous ne considérez ni lui ni mon injure;  
 L'amour étouffe en vous la voix de la nature:  
 Et je pourrais aimer des fils dénaturés.

## ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés;  
 L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

## CLÉOPATRE.

Non, non; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

## ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.  
 Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous;  
 Mais aussi...

## CLÉOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

## ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

## CLÉOPATRE.

Périssez! périssez! votre rébellion  
 Mérite plus d'horreur que de compassion;  
 Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,

Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;  
Et je triompherai, voyant périr mes fils,  
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien ! triomphez-en ; que rien ne vous retienne.  
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?  
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir ;  
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir ;  
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,  
Et noyer dans mon sang toute votre colère !  
Mais si la dureté de votre aversion  
Nomme encor notre amour une rébellion,  
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes  
Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes.

CLÉOPATRE.

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !  
Que bien plus aisément j'en saurais triompher !  
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;  
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance ;  
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;  
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.  
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire :  
Rodogune est à vous aussi bien que l'empire ;  
Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'aîné ;  
Possédez-la, réglez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !  
Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine.  
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,  
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.  
Je ne vous dis plus rien : vous aimez votre mère,  
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de périr !  
La main qui me blessait a daigné me guérir !

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle.  
Allez à la princesse en porter la nouvelle ;  
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé,  
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !  
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments  
Sont autant de larcins à vos contentements ;  
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,  
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés  
A vous donner en nous des sujets couronnés.

## SCÈNE IV

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici :  
Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;  
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.  
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux  
D'apprendre tout de moi qu'il ne serait de vous.

SCÈNE V

CLÉOPATRE.

Que tu pénétrés mal le fond de mon courage !  
 Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage :  
 Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,  
 Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.  
 Je ne veux plus que moi dedans ma confiance.  
 Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,  
 Et dont l'esprit léger s'attache avidement  
 Aux attraits captieux de mon déguisement,  
 Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,  
 Au sort des immortels préfère ta fortune ;  
 Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,  
 En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.  
 Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :  
 De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche ;  
 Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,  
 Que prendre pour sincère un changement si prompt.  
 L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCÈNE VI

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas ?

CLÉOPATRE.

Vous déplorez son sort !

Quoi ! l'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle :

Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel ! et de qui donc, madame ?

CLÉOPATRE.

C'est de vous,

Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;  
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;  
De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;  
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,  
S'oppose à ma vengeance et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi ?

CLÉOPATRE.

De toi ! perfide ! Ignore, dissimule  
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ;  
Et si, pour l'ignorer, tu crois t'en garantir,  
Du moins, en l'apprenant, commence à le sentir.  
Le trône était à toi par le droit de naissance ;  
Rodogune avec lui tombait en ta puissance ;  
Tu devals l'épouser, tu devais être roi :  
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,  
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,  
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné ;  
Et, par une raison qui vous est inconnue,  
Mes propres sentiments vous avaient prévenue :  
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux  
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous ;  
Et si vous bornez là toute votre vengeance,  
Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit;  
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,  
Et qu'on croit amuser de fausses patiences  
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi ! je conserverais quelque courroux secret !

CLÉOPATRE.

Quoi ! lâche ! tu pourrais la perdre sans regret ?  
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée !  
Elle dont tu plaignais la perte imaginée !

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,  
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,  
La douleur d'un amant est également forte ;  
Et tel qui se console après l'instant fatal  
Ne saurait voir son bien aux mains de son rival :  
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;  
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre ;  
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu  
Par rang ou par mérite à sa flamme était dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère  
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?  
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connaître, et la faire avorter ;  
J'en prends à préserver, malgré toi, mon ouvrage  
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi : mais quel autre intérêt  
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît ?  
Qui des deux vous doit croire ? et par quelle justice

Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,  
Et que, du même amour dont nous sommes blessés,  
Il soit récompensé quand vous m'en punissez?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce;  
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,  
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,  
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrètes :  
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites,  
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,  
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux.  
Le respect me défend d'en dire davantage :  
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,  
Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi  
Qu'amitié pour mon frère et zèle pour mon roi.  
Adieu.

SCÈNE VII

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable !  
Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable ;  
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils  
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.  
Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse !  
Quel est ici ton charme, odieuse princesse ?  
Et par quel privilège, allumant de tels feux,  
Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux ?  
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :  
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.  
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi  
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi :  
Mais n'importe : mes mains sur le père enhardies  
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies.

Leurs jours également sont pour moi dangereux ;  
 J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux.  
 Sors de mon cœur, nature ; ou fais qu'ils m'obéissent :  
 Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.  
 Mais déjà l'un a vu que je les veux punir :  
 Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.  
 Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,  
 Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

## ACTE CINQUIÈME

### SCÈNE PREMIÈRE CLÉOPATRE.

Enfin, grâce aux dieux, j'ai moins d'un ennemi :  
 La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;  
 Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,  
 Peut déjà de ma part les promettre à son père :  
 Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé  
 Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.  
 O toi, qui n'attends plus que la cérémonie  
 Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,  
 Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort  
 Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort ;  
 Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?  
 Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?  
 Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu.  
 Ridicule retour d'une sottise vertu,  
 Tendresse dangereuse autant comme importune ?  
 Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,  
 Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,  
 S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.  
 Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,

Héritier d'une flamme envers moi criminelle,  
 Aime mon ennemie, et péris comme lui.  
 Pour la faire tomber j'abattraï son appui :  
 Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,  
 Que retenir ma main sur la moitié du crime ;  
 Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,  
 Que te laisser sur moi père et frère à venger.  
 Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :  
 Il faut ou condamner ou couronner sa haine.  
 Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux  
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux ;  
 Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense ;  
 Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,  
 Trône, à t'abandonner je ne puis consentir :  
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,  
 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.  
 Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !  
 J'en recevrai le coup d'un visage remis :  
 Il est doux de périr après ses ennemis ;  
 Et, de quelque rigueur que le destin me traite,  
 Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.  
 Mais voici Laonice ; il faut dissimuler  
 Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

## SCÈNE II

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Viennent-ils, nos amants ?

LAONICE.

Ils approchent, madame :

On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;  
 L'amour s'y fait paraître avec la majesté ;  
 Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,  
 D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,  
 Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,

Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,  
 Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais :  
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.  
 Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,  
 Et pour eux à grands cris demande aux immortels  
 Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels.  
 Impatient pour eux que la cérémonie  
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.  
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,  
 Tous nos vieux différends de leur âme exilés,  
 Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune  
 Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.  
 Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous  
 A commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE,  
 LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPATRE.

Approchez, mes enfants ; car l'amour maternelle,  
 Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle ;  
 Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas.  
 Il m'est trop doux, madame ; et tout l'heur que j'espère,  
 C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi seulement ; vous allez être rois,  
 Et, s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah ! si nous recevons la suprême puissance,  
 Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :  
 Vous régnerez ici quand nous y régnerons,  
 Et ce seront vos lois que nous y donnerons,

## CLÉOPATRE.

J'ose le croire ainsi. Mais prenez votre place,  
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

*(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; et Cléopâtre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné.)*

Peuples qui m'écoutez, Parthes et Syriens,  
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,  
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse  
Elève dans le trône et donne à la princesse.

Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui,  
Je cesse de régner; il commence aujourd'hui.

Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :

Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.

Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,  
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise

Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :

Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets

Suivre de point en point les traités de la paix.

*(Laonice apporte une coupe.)*

## ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paraître,

Madame : et j'en ferai récit au roi mon maître.

## CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.

L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :

Recevez de ma main la coupe nuptiale,

Pour être après unis sous la foi conjugale :

Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,

De votre amour ensemble et de mon amitié !

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mère !

CLÉOPATRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hâtons douc ces glorieux moments ;

Voici l'heureux essai de nos contentements.

Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel de vouloir qu'il l'a voie :

Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;

Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.

Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE,  
TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES  
ET DE SYRIENS.

TIMAGÈNE.

Ah ! seigneur !

CLÉOPATRE.

Timagène,

Quelle est votre insolence !

TIMAGÈNE.

Ah ! madame !

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGÈNE.

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS.

Quoi ! se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché longtemps, afin de divertir  
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,  
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée  
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.  
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,  
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu ;  
Son âme à ce penser paraissait attachée ;  
Sa tête sur un bras languissamment penchée,  
Immobile et rêveur en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisait-il ? achevez promptement.

TIMAGÈNE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte  
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPATRE.

Il est mort ?

TIMAGÈNE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah ! destins ennemis

Qui m'enviez le bien que je m'étais promis !  
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme ;  
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.  
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,  
Madame ; et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, à *Cléopâtre*.

Madame, il a parlé ; sa main est innocente.

CLÉOPATRE, à *Timagène*.

La tienne est donc coupable ; et ta rage insolente,  
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,  
L'ayant assassiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,  
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère :  
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,  
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins ;  
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie :  
Et soudain à mes cris ce prince, en soupirant,  
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant :  
Et ce reste égaré de lumière incertaine  
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,  
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous  
Ces mots, où l'amitié règne sur le courroux :

« Une main qui nous fut bien chère

Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.

Régnez ; et surtout, mon cher frère,

Gardez-vous de la même main ;

C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole ;

Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole :

Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,

J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste et sort vraiment tragique,

Qui va changer en pleurs l'allégresse publique ;

O frère ! plus aimé que la clarté du jour,

O rival ! aussi cher que m'était mon amour,

Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême

Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même ;

O de ses derniers mots fatale obscurité !

En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité ?

Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,

Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine :

Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,

Fatale obscurité, que dois je en soupçonner ?

• Une main qui nous fut bien chère ; •

(*A Rodogune.*)

Madame, est-ce la vôtre ou celle de ma mère ?  
 Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;  
 Nous vous avons tous deux refusé notre main ;  
 Qui de vous s'est vengée ? est-ce l'une, est-ce l'autre ,  
 Qui fait agir la sienne au défaut de la nôtre ?  
 Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?  
 Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

CLÉOPATRE.

Quoi ! vous me soupçonnez !

RODOGUNE.

Quoi ! je vous suis suspecte !

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte ;  
 Mais, quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,  
 A ces marques enfin je ne connais que vous.  
 As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,  
 Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit  
 Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,  
 Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.  
 O quiconque des deux avez versé son sang,  
 Ne vous préparez plus à me percer le flanc ;  
 Nous avons mal servi vos haines mutuelles,  
 Aux jours l'une de l'autre également cruelles :  
 Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,  
 Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.  
 Qui que vous soyez donc, recevez une vie  
 Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire son épée, et veut se tuer.*)

RODOGUNE.

Ah ! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je prévins ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, réglez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,

Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,

Qui, pour m'assassiner, ose me secourir,

Et me sauve de moi pour me faire périr.

Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,

Confondre l'innocente avec la criminelle,

Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,

Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?

Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure ;

Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,

Et que mon déplaisir, par un coup généreux,

Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne,

Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne ;

Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essayer,

Son peu d'amour me force à me justifier,

Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère

Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,

Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi

À nommer autrement et mon juge et mon roi),

Que vous voyez l'effet de cette vieille haine

Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,

Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,

Et que j'avais raison de vouloir prévenir.

Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :

J'ai prévu d'assez loin ce que je viens d'apprendre :  
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(*A Rodogune.*)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,  
Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage est la vôtre !  
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,  
Et m'enviez soudain l'unique et faible appui  
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !  
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?  
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ;  
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain  
Il voudra se garder de cette même main.  
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;  
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;  
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,  
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.  
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,  
A régler ses soupçons sur cette différence,  
A voir de qui des deux il doit se défier,  
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE, à *Cléopâtre*.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée  
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;  
Et, n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,  
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.  
Je ne m'étonne point de voir que votre haine,  
Pour me faire coupable a quitté Timagène,  
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi.  
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.  
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée  
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée :  
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,  
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.  
Certes, si vous voulez passer pour véritable,  
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable ;

Je veux bien par respect ne vous imputer rien :  
 Mais votre bras au crime est plus fait que le mien :  
 Et qui sur son époux fit son apprentissage  
 A bien pu sur un fils achever son ouvrage.  
 Je ne dénîrai point, puisque vous les savez,  
 De justes sentiments dans mon âme élevés :  
 Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre ;  
 Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;  
 Comme par sa prudence il a tout adouci,  
 Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

(*A Antiochus.*)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère,  
 Que, pour don nuptial, vous immoler un frère :  
 On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur,  
 Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(*A Cléopâtre.*)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,  
 Madame ? et que ferait toute votre Syrie,  
 Où, seule et sans appui contre mes attentats,  
 Je verrais... ? Mais, seigneur, vous ne m'écouter pas !

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien : et dans la mort d'un frère  
 Je ne veux point juger entre vous et ma mère :  
 Assassinez un fils, massacrez un époux,  
 Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.  
 Suivons aveuglément ma triste destinée ;  
 Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.  
 Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas ;  
 La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;  
 Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,  
 Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :  
 Heureux si sa fureur qui me prive de toi  
 Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,  
 Et si du ciel trop lent à la réduire en poudre  
 Son crime redoublé peut arracher la foudre !

Donnez-moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain.

Donnez.

RODOGUNE.

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main.

Cette coupe est suspecte : elle vient de la reine :

Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.

Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;

Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.

Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.

On ne peut craindre trop pour le salut des rois.

Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique,

Faites faire un essai par quelque domestique.

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien ! redoutez-vous

Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?

J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main de  
Cléopâtre après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :

Comme vous l'accusez, elle fait son effort

A rejeter sur vous l'horreur de cette mort :

Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,

Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.

Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,

Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,

Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,

J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent.

Et vais, sans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux

Déjà tout égarés, troubles, et furieux,

Cette affreuse sueur qui court sur son visage,

Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage

Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;

Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :

Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;

C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois.

Mais j'ai cette douleur, dedans cette disgrâce,

De ne voir point régner ma rivale en ma place.

Règne ; de crime en crime enfin te voilà roi.

Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :

Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,

Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !

Puissiez-vous ne trouver dedans votre union

Qu'horreur, que jalousie, et que confusion !

Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,

Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.

Qu'on m'emporte d'ici ; je me meurs. Laonice,

Si tu veux m'obliger par un dernier service,

Après les vains efforts de mes inimitiés,

Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(*Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.*)

## SCÈNE V

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGÈNE,  
TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

## ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,  
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :  
Il vous a préservé, sur le point de périr,  
Du danger le plus grand que vous puissiez courir :  
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,  
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

## ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,  
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort ;  
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :  
Plaiguez mon infortune. Et vous, allez au temple  
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,  
La pompe nuptiale en funèbre appareil ;  
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,  
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

FIN DE RODOGUNE

## EXAMEN DE RODOGUNE

---

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait des guerres de Syrie. « Démétrius, surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque temps prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme tuteur, sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit lui-même la couronne, sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et les troubles qui l'avaient suivie, revint dans la Syrie, où, ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ses armes contre Phraates; et, vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retournant dans son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation qu'elle avait

épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avait deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda, et contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle lui avait préparé. »

Justin, en ses 36<sup>e</sup>, 38<sup>e</sup> et 39<sup>e</sup> livres, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des Machabées, et Josèphe, au 13<sup>e</sup> des Antiquités judaïques, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenait en Syrie prendre possession de sa couronne.

J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse, plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Egypte, qui portait même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour, quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus ; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la

tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer en quelque sorte au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants, plus que pour les autres : peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celle qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avaient jamais été vus au théâtre ; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments ; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses, de l'amour et de l'amitié ; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte : le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète. Sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer ; et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que j'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne don-

ner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, ferait connaître beaucoup de choses par sa confidence avec Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux scènes demeureraient assez obscures, si cette narration ne les avait précédées ; et du moins les justes défiances de Rodogune, à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle même dans son monologue qui ouvre le second, n'auraient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique, qui se pourrait toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène qui l'écoute n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième acte à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvait faire par un autre. Il l'écoute sans y voir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvait avoir su déjà en la cour d'Egypte, où il était en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avait déjà quelque temps qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. [Pollux, dans Médée, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui ; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe où il vient d'arriver, et son séjour

en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant : mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace, dans Horace, vous trouverez qu'elle fait un tout autre effet. Camille qui l'écoute a intérêt comme lui à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage ; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs, et des appréhensions d'une bataille qui va se donner entre deux partis où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux Etats, ou sur d'autres affaires publiques, il est très-malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci. Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avait épousé Rodogune chez les Parthes ; et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas, dans l'Oreste d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encore épousé Rodogune, et venait l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la

couronne aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père ; tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs.

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins, et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plutôt ; et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur a fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins ; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, et devait prévoir que si elle se fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimait, son ennemie, qui avait seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devait s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention ; et elle n'en avait point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle

s'avait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejetait dans cette obligation. Il était de son devoir de venger cette mort; mais il était de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait s'ils lui avaient obéi; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père serait un parricide si elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus. Quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce, qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir; et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien

pris son temps pour l'assassiner, que ce par-ricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté, pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète. puisqu'ils sont hors de péril; et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

**FIN DE L'EXAMEN DE RODOGUNE**

# LE MENTEUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

---

## PERSONNAGES

---

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.

CLARICE, maîtresse d'Alcippe.

LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

*La scène est à Paris.*

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, CLITON

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :  
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;  
Mon père a consenti que je suive mon choix,  
Et je fais banqueroute à ce fatras de lois.  
Mais, puisque nous voici dedans les Tuileries,  
Le pays du beau monde et des galanteries,  
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?  
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?  
Comme il est malaisé qu'au royaume du code,  
On apprenne à se faire un visage à la mode,  
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous :

Vous ferez en une heure ici mille jaloux.

Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école :

Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :

Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.

Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude

Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.

Toi qui sais les moyens de s'y bien divertir,

Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,

Dis-moi comme en ce lieu l'en gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,

Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,

Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !

D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,

Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !

Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour !

Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !

Je suis auprès de vous en fort bonne posture

De passer pour un homme à donner tablature,

J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,

Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,

Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire,

Qu'on puisse visiter par divertissement,

Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.

Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends : vous n'êtes pas un homme de débauche,

Et tenez celles-là trop indignes de vous,

Que le son d'un écu rend traitables à tous :

Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes,  
 Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,  
 Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,  
 Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.  
 Loïn de passer son temps, chacun le perd chez elles ;  
 Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.  
 Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal  
 Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,  
 Et de qui la vertu, quand on leur rend service,  
 N'est pas incompatible avec un peu de vice.  
 Vous en verrez ici de toutes les façons.  
 Ne me demandez point cependant de leçons ;  
 Ou je me connais mal à voir votre visage,  
 Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :  
 Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins,  
 Que vous eussiez toujours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse  
 Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;  
 J'étais en ces-lieux-là de beaucoup de métiers :  
 Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.  
 Le climat différent veut une autre méthode  
 Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;  
 La diverse façon de parler et d'agir  
 Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.  
 Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;  
 Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre :  
 Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;  
 On ne s'éblouit pas de ces fausses clartés ;  
 Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble  
 Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.  
 Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :  
 L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :

On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France :  
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,  
Il y croît des badauds, autant et plus qu'ailleurs.  
Dans la confusion que ce grand monde apporte,  
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;  
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits  
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.  
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,  
Et vaut communément autant comme il se prise :  
De bien pires que vous s'y font assez valoir.  
Mais pour venir au point que vous voulez savoir,  
Êtes vous libéral ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare :  
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter ;  
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.  
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ;  
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.  
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;  
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.  
Un lourdaud libéral, auprès d'une maîtresse,  
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse :  
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait,  
Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,  
Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON.

Non ; cette marchandise est de trop bon aloi ;  
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi.  
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,  
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en dise ?

CLITON.

Assez pour en mourir :

Puisque c'est un cocher il aime à discourir.

SCÈNE II

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, *faisant un faux pas, et comme se laissant choir.*

Hai !

DORANTE, *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,  
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;  
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain  
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,  
Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard ;  
Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part ;  
Et sa douceur, mêlée avec cette amertume,  
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,  
Puisque enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé,  
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu sitôt ce qui pouvait vous plaire,  
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,  
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité  
A posséder un bien sans l'avoir mérité.  
J'estime plus un don qu'une reconnaissance ;  
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;  
Et le plus grand bonheur au mérite rendu

Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.  
La faveur qu'on mérite est toujours achetée;  
L'heur en croît d'autant plus moins elle est *méritée*;  
Et le bien où sans peine elle fait parvenir  
Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende  
Obtenir par mérite une faveur si grande ;  
J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,  
Moins il s'en connaît digne et plus s'en tient heureux.  
On me l'a pu toujours *dénier sans injure* ;  
Et si la recevant ce cœur même en murmure,  
Il se plaint du malheur de ses félicités,  
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.  
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire  
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :  
Comme l'intention seule en forme le prix,  
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.  
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme  
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme,  
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain,  
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,  
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.  
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,  
Le mien ne sut jamais brûler si promptement :  
Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie,  
Le temps donnera place à plus de sympathie.  
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez  
Du mépris de vos feux que j'avais ignorés.

SCÈNE III

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE,  
CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.  
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,  
C'est-à-dire du moins depuis un an entier,  
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;  
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades ;  
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades,  
Et je n'ai pu trouver que cette occasion  
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans  
Il ne s'est fait combats ni sièges importants,  
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,  
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire.  
Mes faits par la gazette en tous lieux divulgués...

CLITON, *le tirant*

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ;  
Vous en revîntes hier.

DORANTE, à *Cliton*.

Te tairas-tu, maraud ?

*(A Clarice.)*

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut  
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;  
Et je suivrais encore un si noble exercice,  
N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour,  
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.  
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes ;  
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes,  
Je leur livrai mon âme ; et ce cœur généreux  
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.  
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,  
De mille exploits fameux enfler ma renommée,  
Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir,  
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à *Clarice*, tout bas.

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage ;  
Adieu.

DORANTE.

Quoi ! me priver sitôt de tout mon bien !

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;  
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,  
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents  
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,

N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir :

La langue du cocher a bien fait son devoir.

• La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse ;  
Elle loge à la place, et son nom est **Lucrèce**. »

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale : et l'autre y loge aussi ;

Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.

Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,

C'est **Lucrèce**, ce l'est sans aucun contredit ;

Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,

La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos

N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,

Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.

C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver :

Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;

Et la nature souffre extrême violence

Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.

Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits :  
 Et quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis :  
 Mais, naturellement, femme qui se peut taire  
 A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,  
 Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,  
 Je lui voudrais donner le prix de la beauté.  
 C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce ;  
 Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse.  
 Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,  
 Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.  
 Mais voici les plus chers de mes vieux camarades ;  
 Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Quoi ! sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, à *Philiste*.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Hier au soir ?

ALCIPPE, à *Philiste*.

Hier au soir.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Et belle ?

ALCIPPE, à *Philiste*.

Magnifique,

PHILISTE, à *Alcippe*.

Et par qui ?

ALCIPPE, à *Philiste*.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, *les saluant*.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce :

Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie.

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité

Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir ;

Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnées.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez!

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné  
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE.

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse,  
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.  
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour;  
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites.  
Ainsi...

CLITON, à *Dorante*, à *l'oreille*.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites

DORANTE.

Tais-toi ; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON, à *part*.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir.

PHILISTE, à *Alcippe*, tout *bas*.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre  
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, *revenant à eux*.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.  
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster :  
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique  
Capables de charmer le plus mélancolique.  
Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;  
Des flûtes au troisième ; au dernier des hautbois,  
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies  
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.  
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès  
De rameaux enlacés pour conserver le frais,  
Dont chaque extrémité portait un doux mélange  
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.  
Je fis de ce bateau la salle du festin :  
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;  
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,  
Et la collation fut aussitôt servie.  
Je ne vous dirai point les différents apprêts,  
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets,  
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices  
On servit douze plats et qu'on fit six services,  
Ce pendant que les eaux, les rochers et les airs  
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.  
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,  
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croisées,  
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux

D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,  
 Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,  
 Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.  
 Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,  
 Dont le soleil jaloux avança le retour.  
 S'il eût pris notre avis, sa lumière importune  
 N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;  
 Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,  
 Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles :  
 Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris ; et l'objet de mes vœux  
 Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :  
 Alors que le temps presse on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu ; nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, *à Philiste, en s'en allant.*

Je meurs de jalousie !

PHILISTE, *à Alcippe.*

Sans raison toutefois votre âme en est saisie :  
 Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, *à Philiste.*

Lelieu s'accorde, et l'heure, et le reste n'est rien.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire;  
Mais quand tu vois quelqu'un ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries.  
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds

Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.  
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,  
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.  
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,  
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés  
Un cœur nouveau venu des universités :  
Si vous avez besoin de lois et de rubriques,  
Je sais le code entier avec les authentiques,

Le digeste nouveau, le vieux, l'infortiat,  
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat !  
Qu'un si riche discours nous rend considérables !  
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !  
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !  
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :  
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace ;  
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,  
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,  
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas ;  
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares...  
Plus ils blessent l'oreille et plus ils semblent rares ;  
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,  
Vedette, contrescarpe et travaux avancés :  
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne ;  
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne ;  
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,  
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON.

A qui veut vous ouïr vous en faites bien croire ;  
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès,  
Et, loin d'en redouter un malheureux succès,  
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,  
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.  
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.  
Mais parlons du festin. Urgande et Mélusine  
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;  
Vous allez au delà de leurs enchantements ;  
Vous seriez un grand maître à faire des romans :  
Ayant si bien en main le festin et la guerre,  
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre ;

Et ce serait pour vous des travaux fort légers  
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.  
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;  
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer  
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,  
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire  
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.  
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors  
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques  
Vous couvriront de honte en devenant publiques.

DORANTE.

N'en prends point de souci. Mais tous ces vains discours  
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ;  
Fâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre  
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.



## ACTE SECOND



### SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous.  
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,  
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,  
C'est grande avidité de se voir mariée.  
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,  
Et lui permettre accès en qualité d'amant,  
À moins qu'à vos projets un plein effet réponde.

Ce serait trop donner à discourir au monde.  
 Trouvez donc un moyen de me le faire voir  
 Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice ;  
 Ce que vous m'ordonnez est la même justice ;  
 Et, comme c'est à nous à subir votre loi,  
 Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.  
 Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,  
 Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître,  
 Examiner sa taille, et sa mine, et son air,  
 Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.  
 Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école ;  
 Et, si l'on pouvait croire un père à sa parole,  
 Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui  
 Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.  
 Mais vous en jugerez après la voix publique.  
 Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique,  
 Et je brûle surtout de la voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.  
 Je l'attendrai, monsieur, avec impatience,  
 Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II

ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager ?

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?  
 J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence ;  
 Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?  
 Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs ;  
 Les visages souvent sont de doux imposteurs.  
 Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces !

Et que de beaux semblants cachent des âmes basses :  
Les yeux en ce grand choix ont la première part ;  
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :  
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;  
Mais sans leur obéir il doit les satisfaire,  
En croire leur refus, et non pas leur aveu,  
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.  
Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,  
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,  
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent  
Le contraire au contraire, et le mort au vivant :  
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,  
Avant que l'accepter je voudrais le connaître,  
Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;  
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,  
Si son père venait, serait exécuté.  
Depuis plus de deux ans il promet et diffère ;  
Lantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;  
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts ;  
Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours.  
Je prends tous ces délais pour une résistance,  
Et ne suis point d'humeur à mourir de constance.  
Chaque moment d'attente ôte de notre prix :  
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris.  
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;  
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte ;  
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,

Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre,  
De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quitterais ; mais pour ce changement  
Il me faudrait en main avoir un autre amant,  
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée  
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.  
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,  
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;  
Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,  
Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous :  
Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux :  
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paraître  
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.  
Comme il est encor jeune, on l'y verra voler.  
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,  
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,  
Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle ; et Lucrèce aisément  
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :  
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,  
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas ?

CLARICE.

Ah ! bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas,  
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,  
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah ! Clarice ! ah ! Clarice ! inconstante ! volage !

CLARICE, *à part le premier vers.*

Aurait-il deviné déjà ce mariage ?

Alcippe, qu'avez-vous ? Qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale ! eh ! peux-tu l'ignorer ?

Parle à ta conscience ; elle devrait t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre, âme double et sans foi !

Confesse que tu n'as un père que pour moi.

La nuit, sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien, sur la rivière ?

La nuit ? quoi ? qu'est-ce, enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir ?

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux mots !

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! Et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste !

Ne saurais-tu rougir si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi ? tout !

ALCIPPE.

Tes passe-temps de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure en vos discours si je puis rien comprendre !

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre ;

Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !

Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,

A présent que le ciel me fait te mieux connaître.

Oui pour passer la nuit en danses et festin,

Etre avec ton galant du soir jusqu'au matin,

Je ne parle que d'hier, tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Revez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret,

Choisis une autre fois un amant plus discret ;

Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

'Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante :

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante,

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connoi...!

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi?

Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère,

La nuit avec le fils, le jour avec le père !

CLARICE.

Son père de vieux temps est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisait votre entretien ?

Tu te sens convaincue et tu m'oses répondre !

Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.

Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,

Une collation superbe et magnifique,

Six services de rang, douze plats à chacun ?

Son entretien alors t'était fort importun ?

Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,

Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ?

Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour,

Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour ?

T'en ai-je dit assez ? Rougis, et meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi ? je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux ?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,

Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses ;

Je connais tes détours, et devine tes ruses.

Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais ;

Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non ; il ne descend point, et ne peut nous entendre :

Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,

A moins qu'en attendant le jour du mariage

M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,

Alcippe... ?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE.

Que cela ?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre,

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

#### SCÈNE IV

ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds :

Par ces indignités romps toi-même mes fers ;

Aide mes feux trompés à se tourner en glace ;

Aide un juste courroux à se mettre en leur place :

Je cours à la vengeance et porte à ton amant

Le vif et prompt effet de mon ressentiment.  
 S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes  
 Règleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes;  
 Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien,  
 Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien !  
 Le voici ce rival que son père t'amène ;  
 Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;  
 Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :  
 Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

SCÈNE V

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade  
 Me mettrait hors d'haleine, et me ferait malade.  
 Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans :  
 J'y croyais, ce matin, voir une île enchantée.  
 Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;  
 Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,  
 En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses.  
 Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses ;  
 Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal  
 Aux superbes dehors du palais cardinal.  
 Toute une ville entière avec pompe bâtie  
 Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,  
 Et nous fait présumer, à ses superbes toits,  
 Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.  
 Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,  
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,  
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,  
Et force à tout moment de négliger la vie,  
Avant qu'aucun malheur te puisse être *avenu*,  
Pour te faire marcher un peu plus retenu  
Je te veux marier.

DORANTE, *à part*.

O ma chère Lucrèce !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,  
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,  
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connais assez. Clarice est belle et sage  
Autant que dans Paris il en soit de son âge :  
Son père de tout temps est mon plus grand ami,  
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah ! monsieur, je frémi :  
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, *à part les premiers mots*.

Il faut jouer d'adresse.

Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats  
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,  
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;  
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,  
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.

**En un mot, je le veux.**

DORANTE.

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il m'est impossible ?

GÉRONTE.

Impossible ! et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous  
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.  
Je suis...

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement !

DORANTE.

On m'a violenté.

Vous ferez tout casser par votre autorité :

Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée

Par la fatalité la plus inopinée...

Ah ! si vous la saviez !

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien,

S'il n'est du tout si grand que votre honneur souhaite...

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.  
Elle se nomme?

DORANTE.

Orphise, et son père Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom ;  
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.

Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,  
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur  
Par une douce force assujettit mon cœur !  
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ;  
Et les soins obligeants de ma persévérance  
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,  
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.  
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes ;  
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,  
Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit,  
Pour causer avec elle une part de la nuit.  
Un soir que je venais de monter dans sa chambre,  
Ce fut, il m'en souvient, le second de septembre ;  
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrappé :  
Ce soir même son père en ville avait soupé ;  
Il monte, à son retour ; il frappe à la porte : elle  
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,  
Ouvre enfin ; et d'abord, qu'elle eut d'esprit et d'art !  
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,  
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue.  
Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;  
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.  
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !  
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,  
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.

Ce discours ennuyeux enfin se termina :  
 Le bonhomme partait, quand ma montre sonna :  
 Et lui se retournant vers sa fille étonnée ;  
 « Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?  
 Acaste mon cousin me la vient d'envoyer,  
 Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,  
 N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure :  
 Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.  
 Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »  
 Alors pour me la prendre elle vient en mon coin ;  
 Je la lui donne en main : mais, voyez ma disgrâce,  
 Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,  
 Fait marcher le déclin ; le feu prend, le coup part.  
 Jugez de notre trouble à ce triste hasard :  
 Elle tombe par terre, et moi, je la crus morte.  
 Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;  
 Il appelle au secours, il crie à l'assassin.  
 Son fils et deux valets me coupent le chemin.  
 Furieux de ma perte, et combattant de rage,  
 Au milieu de tous trois je me faisais passage,  
 Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;  
 Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.  
 Désarmé, je recule, et rentre ; alors Orphise,  
 De sa frayeur première aucunement remise,  
 Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,  
 Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.  
 Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,  
 Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles ;  
 Nous nous barricadons, et dans ce premier feu  
 Nous croyons gagner tout à différer un peu.  
 Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,  
 D'une chambre voisine on perce la muraille .  
 A lors me voyant pris, il fallut composer.  
*(Ici Clarice les voit de sa fenêtre ; et Lucrèce avec  
 Isabelle les voit aussi de la sienne.)*

GÉRONTE.

C'est-à-dire, en français, qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle,  
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,  
Le scandale était grand, son honneur se perdait ;  
A ne le faire pas ma tête en répondait ;  
Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes,  
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes :  
Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur,  
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,  
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,  
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.  
Choisissez maintenant de me voir, ou mourir,  
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,  
Et trouve en ton malheur de telles circonstances,  
Que mon amour t'excuse ; et mon esprit touché  
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.  
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,  
Tu l'aimes, elle t'aime ; il me suffit. Adieu.  
Je vais me dégager du père de Clarice.

## SCÈNE VI

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire et de mon artifice ?  
Le bonhomme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?  
Quelque sot en ma place y serait demeuré ;  
Il eût perdu le temps à gémir, à se plaindre,

Et malgré son amour se fût laissé contraindre.  
O l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE.

Pas deux mots,

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse  
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet :

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,  
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître.  
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau :  
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,  
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités, j'ose bien espérer  
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.  
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

SCÈNE VII

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, *lui donnant un billet.*

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il ?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, *après l'avoir lu.*  
Dis-lui que j'y viendrai.

## SCÈNE VIII

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Doute encore, Cliton,  
A laquelle des deux appartient ce beau nom !  
Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,  
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.  
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.  
Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ;  
Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans ; et de quelqu'un des siens  
Sache subtilement sa famille et ses biens.

## SCÈNE IX

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, *lui présentant un billet.*

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

*(Il continue après avoir lu tout bas le billet.)*

J'ignore quelle offense  
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence.  
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers ;  
Je te suis.

## SCÈNE X

DORANTE.

Je revins hier au soir de Poitiers,  
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,

Et j'ai déjà querelle, amour et mariage.  
 Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.  
 Vienne encor un procès, et je suis achevé.  
 Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,  
 Plus en nombre à la fois, et plus embarrassantes,  
 Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.  
 Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,  
 Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.  
 Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis  
 Que je sois survenu pour vous refaire amis,  
 Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare.  
 Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,  
 Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.  
 Mais, Alcippe, à présent, tirez-moi hors de peine.  
 Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?  
 Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?  
 Dites ; que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,  
 Moins je découvre en moi ce qui peut vous déplaire.

## ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement ;  
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;  
Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;  
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.  
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,  
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,  
Vous avez donné bal, collation, musique ;  
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,  
Puisque, pour me jouer un si sensible tour,  
Vous m'avez à dessein caché votre retour,  
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade  
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.  
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser  
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

## DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,  
Je ne vous guérirais ni d'erreur, ni d'ombrage,  
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux ;  
Mais comme vous savez tous deux ce que je vauz,  
Ecoutez en deux mots l'histoire démêlée.  
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée  
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,  
Car elle est mariée, et ne peut être à vous.  
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,  
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

## ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,  
De voir finir si tôt notre division.

## DORANTE

Alcippe, une autre fois, donnez moins de croyance  
Aux premiers mouvements de votre défiance ;  
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,  
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.  
Adieu, je suis à vous.

SCÈNE II

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire !

ALCIPPE

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.

Cette collation, qui l'aura pu donner ?

A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.

Cette galanterie était pour d'autres dames.

L'erreur de votre page a causé votre ennui ;

S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.

J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce.

Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse,

Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné

Ce jour-là par hasard chez elle avaient dîné.

Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue,

Et sans les approcher il suit de rue en rue ;

Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien ;

Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien,

Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,

Il rend à votre amour un très-mauvais service.

Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,

Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;

Il voit porter des plats, entend quelque musique,

A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique.

Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,

Car enfin le carrosse avait été prêté : .

L'avis se trouve faux ; et ces deux autres belles

Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! ainsi donc sans sujet

J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet :

PHILISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose.  
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,  
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté  
De son festin superbe et sur l'heure apprêté,  
Lui qui, depuis un mois nous cachant sa venue,  
La nuit, *incognito*, visite une inconnue,  
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,  
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi ! sa collation ?...

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge :  
Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat si peu prémédité  
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.  
La valeur n'apprend point la fourbe en son école ;  
Tout homme de courage est homme de parole,  
A des vices si bas il ne peut consentir,  
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.  
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,  
Est vaillant par nature et menteur par coutume.  
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,  
Et vous-même admirez notre simplicité.  
A nous laisser duper nous sommes bien novices :  
Une collation servie à six services,  
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,  
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,  
Comme si l'appareil d'une telle cuisine  
Fût descendu du ciel dedans quelque machine ;  
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,

S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi.  
Pour moi je voyais bien que tout ce badinage  
Répondait assez mal aux remarques du page.  
Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,  
Et sans examiner croit tout ce qu'elle craint.  
Mais laissons là Dorante avecque son audace ;  
Allons trouver Clarice, et lui demander grâce ;  
Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir ;  
Je veux par ce récit vous préparer la voie,  
Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.  
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,  
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,  
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.  
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux  
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

### SCÈNE III

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrece.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.  
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit ;  
A peine ai-je parlé qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne serait pas moins prompte.  
Mais dis : par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte ?  
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté

Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;  
Et sitôt que Géronte a voulu disparaître,  
Le voyant resté seul avec un vieux valet,  
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.  
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE.

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ?  
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,  
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?  
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,  
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne,  
Sur chaque occasion tranchent des entendus,  
Content quelque défaite et des chevaux perdus ;  
Qui, dans une gazette apprenant ce langage,  
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,  
Et se donnent ici pour témoins approuvés  
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !  
Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,  
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;  
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain  
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.  
Ainsi donc pour vous plaire il a voulu paraître,  
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être.  
Et s'est osé promettre un traitement plus doux  
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe, il est maître, il y pipe ;  
Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe.  
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau  
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.  
Juge un peu si la pièce a la moindre apparence.

Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,  
Me fait une querelle où je ne comprends rien.  
J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien ;  
Il me parle de bal, de danse, de musique,  
D'une collation superbe et magnifique,  
Servie à tant de plats tant de fois redoublés,  
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaissez par là que Dorante vous aime,  
Et que dans son amour son adresse est extrême ;  
Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous,  
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.  
Soudain à cet effort il en a joint un autre,  
Il a fait que son père est venu voir le vôtre.  
Un amant peut-il mieux agir en un moment  
Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?  
Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite ;  
Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi ! votre cœur se change, et désobéira ?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde et perdre tes mesures ;  
Explique, si tu peux, encor ses impostures.  
Il était marié sans que l'on en sût rien ;  
Et son père a repris sa parole du mien,  
Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE.

Ah ! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe, madame !  
C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,  
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.  
Car pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre  
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.  
Mais qu'allez-vous donc faire ? et pourquoi lui parler ?

Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.

Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,  
Et si c'était lui-même, il pourrait me connaître.  
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,  
Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.  
Mon jaloux, après tout, sera mon pis aller.  
Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,  
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

#### SCÈNE IV

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.  
Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille ;  
Je vous ai dit son bien, son âge et sa famille.  
Mais, monsieur, ce serait pour me bien divertir,  
Si, comme vous, Lucrèce excellait à mentir.  
Le divertissement serait rare, ou je meure ,  
Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ;  
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,  
Rendre conte pour conte, et martre pour renard.  
D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :  
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,  
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.  
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, *à la fenêtre,*  
DORANTE, CLITON, *en bas.*

CLARICE, *à Isabelle.*

Isabelle,

Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,  
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

*(Isabelle descend de la fenêtre et ne se montre plus.)*

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon père.  
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,  
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.  
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, *à Dorante.*

C'est elle, et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, *à Clarice.*

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie  
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.  
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !  
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux,  
C'est une longue mort ; et pour moi je confesse  
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandements j'apporte donc ma vie,  
Trop heureux si pour vous elle m'était ravie !  
Disposez-en, madame, et me dites en quoi  
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose :  
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,  
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ! ah ! pour vous  
Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes.

DORANTE.

Moi, marié ! ce sont pièces qu'on vous a faites :  
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais ; et si par cette voie  
On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie ?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens !

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée  
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,  
Cessez d'être en balance, et de vous défier  
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, à *Lucrece*.

On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie  
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain  
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Hé ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,  
Mais en crédit si grand que je crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,  
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,  
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre ;  
Qui vint hier de Poitiers, et conte à son retour  
Que depuis une année il fait ici sa cour ;  
Qui donne toute nuit festin, musique et danse,  
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ;  
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit :  
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !  
Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, à *Dorante*.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à *Cliton*.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(*A Clarice.*)

De ces inventions chacune a sa raison ;  
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente ;  
Mais à présent je passe à la plus importante.

J'ai donc feint cet hymen ; pourquoi désavouer  
Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?  
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose :  
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, à *Dorante*.

De grâce ! dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, à *Cliton*.

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

(*A Clarice.*)

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,  
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir  
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, à *Lucrèce*.

Il fait pièce nouvelle ; écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon âme à la belle Lucrèce ;  
Et, par ce mariage au besoin inventé,  
J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.  
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,  
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes ;  
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,  
Et joignez à ces noms celui de votre amant.  
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres :  
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres ;  
Et, libre pour entrer en des liens si doux,  
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,  
Et me laisse toujours en juste défiance.  
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas

Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connais pas ! vous n'avez plus de mère ;  
Périandre est le nom de monsieur votre père ;  
Il est homme de robe, adroit et retenu ;  
Dix mille écus de rente en font le revenu ;  
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ;  
Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie.  
Vous connais-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Cousine, il te connaît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, à *part*.

Plût à Dieu !

CLARICE, à *Lucrèce*.

Découvrons le fond de l'artifice.

(*A Dorante.*)

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,  
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.  
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.  
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme ;  
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer  
Que j'ai fait cet hymen afin de m'en parer.  
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,  
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté ;  
Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté :  
Si *Lucrèce* à vos yeux paraît un peu plus belle,  
De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut ?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas ;

Et, plutôt que l'hymen avec elle me lie,  
Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour  
Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE à *Lucrèce*.

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE à *Lucrèce*.

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le courroux,

Si j'ai parlé, *Lucrèce*, à personne qu'à vous !

CLARICE.

Je ne puis pas souffrir une telle impudence,  
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :

Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,  
Comme si je pouvais vous croire, ou l'endurer !

Adieu : retirez-vous ; et croyez, je vous prie,

Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,

Et que, pour me donner des passe-temps si doux,

J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

## SCÈNE VI

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah ! Cliton ! je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en aurez sans doute un plus heureux succès,  
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.  
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,  
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être : qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,  
Et tiennne tout perdu pour un peu de traverse ?

CLITON

Si jamais cette part tombait dans le commerce,  
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,  
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

DORANTE

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE

Je disais vérité.

CLITON

Quand un menteur la dit,  
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche  
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.  
Allons sur le chevet rêver quelque moyen  
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.  
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :  
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune.  
Mais de quelques effets que les siens soient suivis,  
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.



## ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, CLITON.

CLITON

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez *Lucrèce* ?  
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,  
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver ;  
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée  
Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé  
Pour servir de remède au désordre arrivé ?

DORANTE

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même  
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême :  
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :  
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE

Je sais ce qu'est *Lucrèce*, elle est sage et discrète ;  
A lui faire présent mes efforts seraient vains ;  
Elle a le cœur trop bon : mais ses gens ont des mains :  
Et bien que sur ce point elle les désavoue,  
Avec un tel secret leur langue se dénoue :  
Ils parlent, et souvent on les daigne écouter.  
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.  
Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre,

Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ;  
Et ce sera hasard si sans beaucoup d'effort  
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :  
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;  
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,  
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,  
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,  
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE

Contre qui ?

CLITON

L'on ne sait, mais ce confus murmure  
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;  
Et si de tout le jour je vous avais quitté,  
Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce ?

CLITON.

Ah ! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment  
De ne parler jamais de cet événement ;  
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,  
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,  
Je ne cèlerai rien, puisque je l'ai promis.  
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :  
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle ;  
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,  
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester

Qu'à la première vue il en faudrait tâter.  
Hier nous nous rencontrons : cette ardeur se réveille,  
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille :  
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,  
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins ;  
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,  
Je le mets hors d'état d'être jamais malade ;  
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte, il est mort ?

DORANTE

Je le laissai pour tel.

CLITON

Certes, je plains son sort ;  
Il était honnête homme ; et le ciel ne déploie...

## SCÈNE II

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.  
Je suis heureux ; mon père...

DORANTE.

Eh bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune ; et pour revoir un père  
Un homme tel que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit  
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.  
Sache donc que je touche à l'heureuse journée

Qui doit avec Clarice unir ma destinée ;  
On attendait mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner :  
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle,  
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquièrs d'autant plus un cœur reconnaissant.  
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse,  
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, à *Dorante*.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.  
Excuse d'un amant la juste impatience :  
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci ?

### SCÈNE III

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort ! Quoi ! monsieur, vous m'en donnez aussi !  
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire !  
A moi, de vos secrets le grand dépositaire !  
Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer  
Qu'assez mal aisément je pourrais m'en parer.

DORANTE.

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ;  
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,  
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux ;  
Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne !  
L'état où je le mis était fort périlleux ?  
Mais il est à présent des secrets merveilleux.  
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie,  
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?  
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;  
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace,  
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,  
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,  
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune ;  
On n'en fait plus de cas ; mais, Cliton, j'en sais une  
Qui rappelle sitôt des portes du trépas,  
Qu'en moins d'une heure ou deux on ne s'en souvient pas ;  
Quoiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, et tu serais heureux ;  
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,  
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,  
Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE.

L'hébreu ? parfaitement.

**J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.**

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,  
Pour fournir tour à tour à tant de menteries :  
Vous les hachez menu comme chair à pâtés ;  
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,  
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !

Mais mon père survient.

SCÈNE IV

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchais, Dorante.

DORANTE, *bas*.

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos  
Son abord importun vient troubler mon repos !  
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,  
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point  
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.  
La raison le défend ; et je sens dans mon âme  
Un violent désir de voir ici ta femme.  
J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi.  
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi  
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,  
Si sage et si bien née, entre dans ma famille.  
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir  
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;  
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne :  
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne ;  
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

LE MENTEUR.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris ;  
Et pour moi, je suis prêt : mais je perdrai ma peine,  
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;  
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse !

DORANTE.

Et de plus de six mois !

GÉRONTE.

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse ?

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;  
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.  
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.  
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.  
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,  
En écrire à son père un nouveau compliment,  
Le prier d'avoir soin de son accouchement,  
Comme le seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, à Cliton.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, se retournant.

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

(A Cliton.)

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.  
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire.  
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,  
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main, il sera plus honnête.

DORANTE, *à part le premier vers.*

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?  
Votre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre :

Dis-moi...

DORANTE, *à part.*

Que lui dirai-je ?

GÉRONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom ;  
C'était, je m'en souviens, oui, c'était Armédon.

DORANTE.

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre ;  
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,  
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom,  
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage.  
Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune âge.  
Adieu : je vais écrire.

## SCÈNE V

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin, j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.

Après ce mauvais pas où vous avez bronché,  
Le reste encor longtemps ne peut être caché :  
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice  
Qui d'un mépris si grand piquée avec justice,  
Dans son ressentiment prendra l'occasion  
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée : et puisque le temps presse,  
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.  
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

## SCÈNE VI

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au soir j'étais si transporté,  
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre  
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre ;  
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends !

SABINE.

Hé ! monsieur !

DORANTE.

Prends, te dis-je :

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige.

Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons !

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

Chère amie, entre nous, toutes tes révérences

En ces occasions ne sont qu'impertinences ;

Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux ;

Le métier que tu fais ne veut point de honteux.

Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,

Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.

Cette pluie est fort douce, et, quand j'en vois pleuvoir,

J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.

On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,

Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.

Retiens bien ma doctrine ; et, pour faire amitié,

Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose

De faire avec le temps pour toi toute autre chose,

Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,

En voudrais-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien ; mais je n'ose vous dire

Que ma maîtresse daigne ou la prendre, ou la lire.  
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend  
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

(*Bas à Cliton.*) (*Haut à Sabine.*)

Le secret a joué. Présente-la, n'importe :  
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.  
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

## SCÈNE VII

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;  
C'est un homme qui fait litière de pistoles.  
Mais, comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses ;  
Je sais bien mon métier, et ma simplicité  
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance  
Doit obstiner mon maître à la persévérance.  
Sera-t-elle insensible ? en viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.

Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce  
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse,  
Durant toute la nuit elle n'a point dormi;  
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,  
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde?  
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.  
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix ;  
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce:  
Et, s'il voulait me croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point; on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement,  
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.  
Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir,  
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.  
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,  
Où tout ce qu'il conta n'était que menteries.  
Il en a fait autant depuis à deux ou trois:

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter, et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance;  
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui.

CLITON.

Je suis homme d'honneur: tu me fais injustice,

SABINE.

Mais dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON..

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.  
 Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître,  
 Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître,  
 Pour voir si par hasard il ne me dirait rien ;  
 Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.  
 Va-t'en ; et, sans te mettre en peine de m'instruire,  
 Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu : de ton côté si tu fais ton devoir,  
 Tu dois croire du bien que je ferai pleuvoir.

SABINE, *seule*.

Que je vais bientôt voir une fille contente ;  
 Mais la voici déjà. Qu'elle est impatiente !  
 Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

## SCÈNE VIII

LUCRÈCE, SABINE.

LUCRÈCE.

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet !

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose :  
 Le maître est tout à vous ; et voici de sa prose.

LUCRÈCE, *après avoir lu*.

Dorante avec chaleur fait le passionné :  
 Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné :

Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus, mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,  
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,  
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;  
Et je remets, madame, au jugement de tous  
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,  
Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;  
Mais comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,  
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE.

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ?

LUCRÈCE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux.  
Conte-lui dextrement le naturel des femmes ;  
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes.  
Et l'avertis surtout des heures et des lieux  
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.  
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah ! si vous connaissiez les peines qu'il endure,

Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint :  
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,  
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;  
Et sache entre les deux toujours le modérer,  
Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

### SCÈNE IX

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite :  
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ;  
Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci.

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête  
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.  
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentait alors,  
A présent il dit vrai ; j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connaître ;  
Mais s'il continuait encore à m'en conter,  
Peut-être avec le temps il me ferait douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,  
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE.

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer

Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :  
Qui fait croire ses feux fait croire ses mérites ;  
Ces deux points en amour se suivent de si près,  
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques âmes  
Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire, afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.  
Voyez qu'il est besoin de tout ce badinage !  
Faites moins la sucrée, et changez de langage,  
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,  
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,  
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,  
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.  
Était-ce amour alors, ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire  
De tous les compliments qu'il aurait pu me dire.

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;  
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour ;  
Curiosité pure, avec dessein de rire  
De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté ;  
L'un est grande faveur ; l'autre, civilité.  
Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie ;  
En l'état où je suis, j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.

Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute, à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE (à Clarice).

Allons.

(A Sabine.)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais.

Je connais à tous deux où tient la maladie ;

Et le mal sera grand si je n'y remédie.

Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.



## ACTE CINQUIÈME



SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse

Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.

Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,

Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :  
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre  
Quelle est et la famille, et le bien de Pyrandre ?

PHILISTE

Quel est-il ce Pyrandre ?

GÉRONTE

Un de leurs citoyens,  
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois, ni gentilhomme,  
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom :  
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE

Et le père d'Orphise,  
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise !  
Vous connaissez le nom de cet objet charmant,  
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE

Croyez que cette Orphise, Armédon et Pyrandre,  
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.  
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;  
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,  
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise  
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ;  
Que par son pistolet un désordre arrivé  
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.  
Je sais tout ; et, de plus, ma bonté paternelle  
M'a fait y consentir ; et votre esprit discret  
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE

Quoi ! Dorante a donc fait un secret mariage ?

GÉRONTE

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE

Qui vous l'a dit ?

GÉRONTE

Lui-même.

PHILISTE

Ah ! puisqu'il vous l'a dit,

Il vous fera du reste un fidèle récit ;  
il en sait, mieux que moi, toutes les circonstances :  
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;  
Mais il a le talent de bien imaginer ;  
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE

Non ; sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire :  
Mais il nous servit hier d'une collation  
Qui partait d'un esprit de grande invention ;  
Et, si ce mariage est de même méthode,  
La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?

PHILISTE

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous ;  
Et, pour vous en parler avec plus de franchise,  
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,  
Nos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.  
Vous m'entendez : adieu ; je ne vous dis plus rien.

## SCÈNE II

GÉRONTE.

O vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !  
O de mes cheveux gris honte trop évidente !  
Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?  
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?  
Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,  
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;  
Et, d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,  
Il me fait le trompette et le second auteur !  
Comme si c'était peu, pour mon reste de vie,  
De n'avoir à rougir que de son infamie,  
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,  
Me fait encor rougir de ma crédulité !

## SCÈNE III

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE, *à part les premiers mots.*

Ah ! rencontre fâcheuse !

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE

Et ne savez-vous pas, avec toute la France,  
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,  
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang  
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE

J'ignorerais un point que n'ignore personne,  
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,  
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.  
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;  
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire;  
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,  
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture  
Souille honteusement ce don de la nature;  
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,  
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.  
Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,  
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?  
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action  
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,  
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie  
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,  
Et si dedans le sang il ne lave l'affront  
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infâme?

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.  
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier....

CLITON, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie

Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie :  
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, à *Dorante*.

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse  
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse ;  
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement  
Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?  
Tu me fais donc servir de fable et de risée,  
Passer pour esprit faible ou pour cervelle usée !  
Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard ?  
Voyais-tu violence ou courroux de ma part ?  
Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,  
Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice ?  
Et pouvais-tu douter que mon consentement  
Ne dût tout accorder à ton contentement,  
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,  
Approuvait à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?  
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné  
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné ;  
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,  
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte,  
Va, je te désavoue.

DORANTE.

Hé ! mon père, écoutez....

GÉRONTE.

Quoi ! des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, à *Dorante*.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir  
Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,  
De Lucrèce, en un mot..., vous la pouvez connaître.

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître :  
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment

Étant de ses regards charmé si puissamment,  
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,  
Sitôt que je le sus, me parut un supplice :  
Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort  
Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport,  
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme  
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme :  
Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour  
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.  
Mais si je vous osais demander quelque grâce,  
A présent que je sais et son bien et sa race,  
Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux  
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,  
De seconder mes vœux auprès de cette belle ;  
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,  
Croyez-en, pour le moins, Cliton que vous voyez :  
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs point de honte

Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,  
Et que ton père même, en doute de ta loi,  
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi !

Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,  
Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;  
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.  
Je connais ta Lucrèce, et la vais demander ;  
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive....

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas ;  
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.  
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce  
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,  
Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais ;  
Autrement, souviens-toi du serment que je fais ;  
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire  
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,  
Et que ton sang indigne, à mes pieds répandu,  
Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt, et de mauvaise grâce ;  
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,  
Devait en galant homme aller jusques à trois :  
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaies ;  
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?  
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;

Car je doute à présent si vous aimez **Lucrèce**,  
Et vous vois si fertile en semblables détours,  
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime; et, sur ce point, ta défiance est vaine :  
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.  
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,  
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port;  
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue,  
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue?  
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant;  
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.  
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,  
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée :  
Mon cœur entre les deux est presque partagé :  
Et celle-ci l'aurait, s'il n'était engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,  
Et porter votre père à faire une demande?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait?

CLITON.

Quoi! même en disant vrai vous mentiez en effet?

DORANTE.

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.  
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père!  
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir  
De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que **Clarice**.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.  
Oh! qu'**Alcippe** est heureux, et que je suis confus!  
Mais **Alcippe**, après tout, n'aura que mon refus.  
N'y pensons plus, **Cliton**, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphyse.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,  
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.  
Mais Sabine survient.

SCÈNE V

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre ?  
En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE.

Oui, monsieur ; mais...

DORANTE.

Quoi, mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée !  
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera : mais, pour t'en consoler,  
Tends la main.

SABINE.

Hé ! monsieur !

DORANTE.

Ose encor lui parler :

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !  
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés !  
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avait donné charge de vous le dire ;  
Mais, à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier !

SABINE.

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier :  
Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor !

SABINE.

Quand elle vous croira,

DORANTE.

Quand elle me croira ! Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,

Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter :

Mon père...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE, à *Lucrece*.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice :

Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE, à *Clarice*.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien,,

CLARICE, à *Lucrèce*.

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.

Voyons s'il continue.

DORANTE, à *Clarice*.

Ah ! que loin de vos yeux

Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux !

Et que je reconnais par mon expérience

Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, à *Lucrèce*.

Il continue encor.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Mais écoute.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante ?

DORANTE, à *Clarice*.

Hélas ! que cet amour vous est indifférente !

Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi.,,

CLARICE, à *Lucrèce*.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi !

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Je ne sais où j'en suis.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, à *Lucrèce*.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;

Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, à *Clarice*.

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous dise,  
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie ;  
Le sien auprès de vous me serait trop fatal,  
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, à *part*.

Ah ! je n'en ai que trop ; et si je ne me venge...

CLARICE, à *Dorante*.

Ce qu'elle me disait est, de vrai, fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois : mais enfin me reconnaissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnais ? Quittez ces railleries,  
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,  
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,  
Pour une autre déjà votre âme inquiétée. ;.

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurais quittée ?  
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, madame ; et, sans doute pour rire,  
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire  
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux  
Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,  
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,  
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice,

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,  
Et que, pour être à vous, je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis.  
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, à *Cliton*.

Lucrèce ? Que dit-t-elle ?

CLITON, à *Dorante*.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle ;  
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,  
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, à *Cliton*.

Cette nuit, à la voix, j'ai cru la reconnaître.

CLITON, à *Dorante*.

Clarice, sous son nom, parlait à sa fenêtre :  
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, à *Cliton*.

Bonne bouche ! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien ;  
Et, comme dès tantôt je la trouvais bien faite,  
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.  
Ne me découvre point ; et, dans ce nouveau feu,  
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu :  
Sans chercher de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE à *Clarice*.

Voyons le dernier point de son effronterie :  
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, à *Dorante*.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris.  
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée :

Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?  
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?  
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice  
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice ;  
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,  
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.  
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine.  
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine :  
Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouais,  
Mais par de faux mépris, que je désavouais ;  
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie  
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air  
Quand un père pour vous est venu me parler ?  
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE, à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE, à Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés ;  
Je ne vous déplaïs pas, puisque vous vous fâchez.  
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse ;  
Il faut vous dire vrai ; je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ; et peux-tu l'écouter ?

DORANTE, à *Lucrèce*.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter :  
Sous votre nom, *Lucrèce*, et par votre fenêtre,  
*Clarice* m'a fait pièce, et je l'ai su connaître ;  
Comme, en y consentant, vous m'avez affligé,  
Je vous ai mis en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les *Tuilleries* ?

DORANTE.

*Clarice* fut l'objet de mes galanteries.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE, à *Lucrèce*.

Elle avait mes discours ; mais vous aviez mon cœur,  
Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire  
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père.  
Comme tout ce discours n'était que fiction,  
Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse ;  
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, à *Lucrèce*.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, à *Dorante*.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE

Si mon père à présent porte parole au vôtre,  
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre ?

LUCRÈCE.

Après son témoignage, il faudra consulter  
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, à *Lucrèce le premier vers*.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.  
Et vous, belle *Clarice*, aimez toujours *Alcippe* ;  
Sans l'hymen de *Poitiers* il ne tenait plus rien ;

Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ;  
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.  
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE,  
LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice, et lui parlant.*  
Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, *sortant de chez Lucrèce, et lui parlant.*  
Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, à Lucrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle,  
et le reste rentre chez Lucrèce.*)

SABINE, à Dorante, comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser :  
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, *seul*.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !  
Peu sauraient, comme lui, s'en tirer avec grâce.  
Vous autres, qui doutiez s'il en pourrait sortir,  
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

FIN DU MENTEUR

## EXAMEN DU MENTEUR

---

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles pièces que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vègue ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très-ingénieuse, et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage.

J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *à parte*, dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits le plus courts que j'ai pu, et je me le suis permis rarement, sans laisser deux acteurs ensemble, qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais

elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une.

L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée, pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières.

Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, et croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, lorsqu'on l'avertit de son erreur, que, s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le père de Lucrèce menace de le tuer, s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue ; et le sien propre lui fait la même menace.

Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce, au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.







